

## Les rendez-vous du cinéma québécois

Élie Castiel

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Castiel, É. (1993). Compte rendu de [Les rendez-vous du cinéma québécois]. *Séquences*, (164), 9–10.

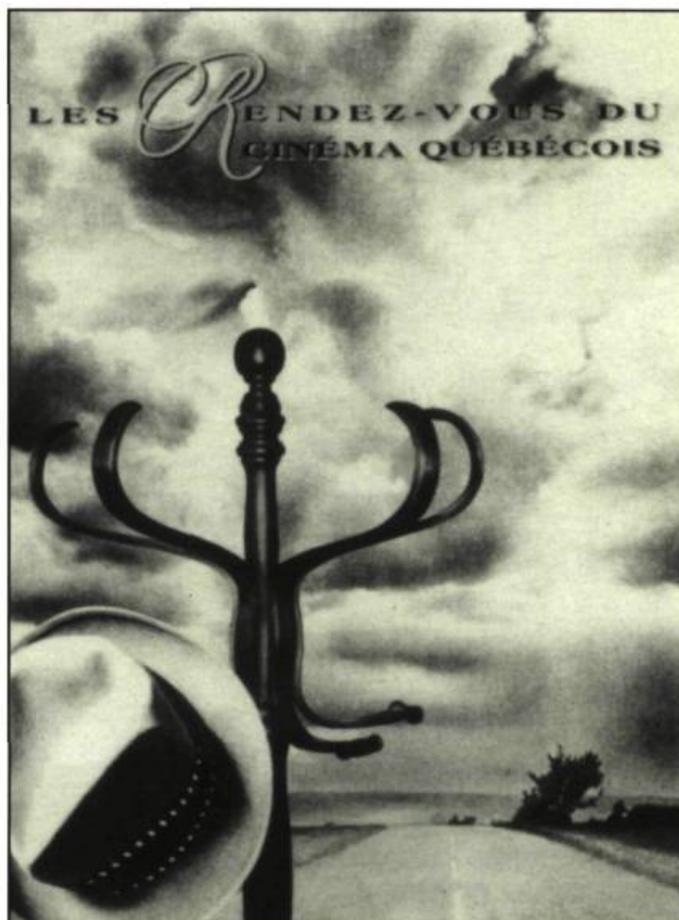
province c'est la disette. D'ailleurs on achète un film pour Montréal et ensuite on pense à la province. Évidemment ce réseau demande des critères particuliers. On choisirait une salle dans une ville où le bassin de population confortable posséderait un cégep et/ou une université. Une programmation encadrée permettrait alors des rencontres et des dialogues avec des cinéastes. Il serait même possible de présenter des documentaires de différents métrages. Le court métrage est une occasion pour des jeunes de s'ouvrir à la réalisation. C'est par des jeunes cinéastes qu'on prépare la relève. On pourrait demander 5,00\$ par film et offrir une carte de membre de 40\$ comprenant 10 séances. Il va sans dire que ce projet a suscité passablement de commentaires. L'auditoire composé de réalisateurs, de distributeurs, de scénaristes, de critiques s'est rendu compte qu'il n'était pas question exclusivement de documentaires dans ce projet, mais de cinéma de qualité. Ce projet de salles commerciales indépendantes est un réel défi. Les films seraient présentés sept jours semaine. Évidemment on ferait préalablement une évaluation de la clientèle potentielle, avant de créer une salle. Mais le projet a soulevé un réel intérêt.

Le colloque s'est terminé par un atelier technique sur le Super 16. François Beauchemin a apporté des précisions sur ce format qui a vu le jour, il y a quelques décennies. Grâce à lui, l'image, que l'on retrouve sur tous les supports, a connu une amélioration notable. Ce qui a fait dire au cinéaste réputé Robert Altman: «Le Super 16 est un format tous azimuts. Il crée un nouveau style de tournage qui permet l'élaboration de film plus personnel, plus intime, plus impressionniste et plus abstrait.» ☆

Léo Bonneville

(1) Qui fait mentir l'écrivain français Bernard Lamarque-Vadel qui définit le documentaire «cette paresse de l'objectivité supposée».

# FESTIVALS



## LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

**A** en juger par l'accueil enthousiaste du public fait à la majeure partie des oeuvres proposées cette année, on peut attester que la rétrospective du cinéma québécois entame une deuxième décennie avec un éréthisme magnétique. Jamais au cours des années précédentes, la complicité des spectateurs ne fut aussi évidente.

Et pour cause! Délaissant le nombrilisme «nationaux» qui a marqué un certain cinéma québécois, les cinéastes d'aujourd'hui semblent pénétrer, maintes fois avec succès, dans des voies plus universelles sans pour autant nier leur propre ethnicité. Le cas le plus surprenant d'une approche globale demeure sans aucun doute celui de la jeune

cinéaste Esther Valiquette. Avec *Le Singe bleu*, elle signe l'oeuvre la plus intelligente de ce Xle Rendez-vous. Deux histoires parallèles, deux parcours accidentés — celui d'une femme dont la vie est transformée par le sida, et une civilisation, en l'occurrence, la minoenne, engloutie par un cataclysme d'une force inouïe. Dans les deux cas, c'est la nature qui est en cause, irréconciliable, intraitable, enchaînant ses méfaits sur l'être humain, d'une fragilité pathétique devant l'incontrôlable. Il ne reste alors que le questionnement sur la vie et sur la mort, sur le désir de laisser sa propre trace, sa propre histoire. Filmant en couleur les restes d'un monde disparu, et en noir et blanc la chambre d'un (dernier) lit

d'hôpital, Esther Valiquette fait le contrepoint des deux trajectoires, uniques dans leur disparité, et si étrangement liées dans leur finalité. Et pourtant, un signe d'espoir prévaut — la fin d'une civilisation marque le début d'une autre; une mort prématurément annoncée reste assujettie à une certitude aussi aléatoire qu'elle puisse paraître.

Dans **Le Voleur de caméra** de Claude Fortin, on sent la fureur intérieure d'une génération vouée à l'échec et naviguant dans un océan d'incertitudes. Cette constatation prend la forme d'une fiction racontant les déboires d'une jeune cinéaste trimant dur pour réaliser son premier long métrage. C'est dans le style anticonventionnel, proche du cinéma vérité, volontairement mal structuré que s'expriment les angoisses existentielles des protagonistes. Galvaudant entre le désir de dire et celui de montrer, Claude Fortin a réalisé une œuvre qui mérite notre approbation, justement à cause de ses imperfections, véritable manifeste d'un cinéma qui n'a pas encore trouvé la place qu'il mérite.

D'Arthur Lamothe, on s'attendait à mieux de **L'Écho des songes**. À travers une série de portraits, le cinéaste retrace la place de l'art amérindien dans l'ensemble de la culture canadienne. Documentaire conventionnel, on retiendra tout de même l'enthousiasme et la détermination qui animent un humaniste toujours passionné par le mode de vie des habitants des premières nations.

Les images de Jean-Claude Labrecque témoignent de la beauté des lieux et donnent au film de Michel Moreau un ton poétique tout à fait approprié. Car c'est d'un poète qu'il est question dans **Une Enfance à Natashquan** (voir p. 10). Tantôt sérieux, tantôt jovial, Gilles Vigneault dévoile un côté inconnu de sa personnalité. Et l'enjeu est gagné pour Michel Moreau puisqu'il démystifie l'artiste et place l'homme parmi le commun des mortels.

On ne le dira jamais assez. Mais il est grand temps que

s'établisse au Québec une politique de diffusion du court et moyen métrage. Nous savons que la maison de distribution Cinéma Libre fait un travail exceptionnel dans ce domaine, et que le Cinéma Parallèle consacre une grande partie de sa programmation à ces films presque condamnés. Il n'en reste pas moins qu'une plus grande accessibilité et une meilleure répartition dans le circuit des salles permettraient aux spectateurs de découvrir les cinéastes qui feront le cinéma de demain.

On peut d'ores et déjà compter sur Laurent Gagliardi. Avec **Claude Miller ou le jardin secret**, il arrive à donner au documentaire un caractère dramatique (voire émotif), élément, en général, réservé aux films de fiction. C'est en partie dû à l'engouement du cinéaste pour son sujet, mais aussi à la stricte supervision d'un montage dont le parfait accord avec le propos ponctue le film d'innombrables significations. Et du cinéma de Claude Miller, on aura découvert que derrière son silence et son accalmie, se cache une violence, très souvent graphique, source d'énergie des personnages que le cinéaste expose.

Bon travail que celui de Frank Desgagnés. En quelques dix minutes, il situe le contexte amoureux dans une forme

originale. **Vite, vite l'amour** se voit avec un plaisir assuré. Ce n'est pas tout à fait le cas de **Jaune d'oeuf** le trop forcé court métrage de Marie-Julie Dallaire.

Le regard ironique que la protagoniste des **Malheureux magnifiques** pose sur les hommes qu'elle croise sur son chemin est malheureusement enseveli dans une mare de clichés. L'originalité du film de Mireille Goulet ne tient alors que sur l'aimable collaboration d'une pléiade de cinéastes-vedettes qui ont tout simplement voulu lui donner un amical coup de main.

**Une seconde après minuit** de Nicolas Monette manifeste un goût pour le suspense, genre qu'il exploite avec dextérité. Même constatation chez Stéphane Laporte dans **La Violence du calme** qui, en plus, bénéficie d'une direction d'acteurs remarquable et d'une interprétation époustouflante de la part des comédiens. Des images filmées avec attachement traduisent l'ambiguïté du discours.

Dans **Ma vie**, Denis Langlois raconte (en douces ellipses) les quatre épisodes de la vie d'un personnage en marge de la société (ou du moins c'est le regard que la société pose sur lui). Il y a une fraîcheur dans le ton, direct, révélant un goût pour l'humour et l'ironie. Le cinéaste se donne le

rôle principal tout en évitant une approche narcissique. La faiblesse se trouve peut-être dans les dialogues, un peu trop travaillés.

La programmation incluait aussi un volet «sida». Dans cette section, **Pour l'amour de Salomé** de Hugo Brochu, **J'me suis poussé, faut que j'me sauve** de Stéphanie Hénault, et **Vivre à mort** de Lina B. Moreco présentent la problématique dans un contexte d'enquête sociale avec tous les risques et les nombreuses fissures que le genre comporte. Mais ce qui compte avant tout, c'est le sujet, il faut l'avouer, d'une urgence capitale.

Enfin **Bleu ou la tempête inattendu du silence** de Chloé Mercier et Véronique Poulin ainsi que **Des poissons solubles** de Stéphanie Hénault doivent leur authenticité à une mise en scène sobrement articulée et à la participation de comédiens professionnels, tous d'une grande disponibilité.

Il est évident qu'une «nouvelle vague» québécoise est en voie de formation, mais arrivera-t-elle à déferler, si le milieu de la distribution ne lui assure pas une certaine diffusion? Et si la critique n'en fait pas écho. ✨

Élie Castiel

P.S. Il faut souligner l'absence de participation de cinéastes des minorités ethniques qui ont choisi le Québec comme terre d'adoption.

L'Écho des songes, d'Arthur Lamothe

